

—Ce ne serait pas inutile. Ils ne sont pas mal ces Delaroche, et pourtant...

—Pourtant ?

—Je sens quelque chose qui sonne faux dans leur attitude, dans leurs manières.

—Mon Dieu, il faut bien penser mon père, que vous, un magistrat, un juge, vous les intimidez un peu...

—Je tiens compte de cela et m'en suis bien aperçu ; mais je parle d'autre chose, d'un fond de vulgarité, beaucoup plus sensible par la peine qu'on prend à le dissimuler.

Vous m'avez dit que M. Delaroche avait gagné sa fortune dans la commission là-bas, en Extrême-Orient, où, s'il faut l'en croire, il a passé de longues années.

Vous m'avez appris encore qu'il n'était revenu de Paris que depuis peu de temps.

—C'est, du moins, ce qu'ils m'ont raconté.

—Je ne sais, mais les grâces finaудиères de Mme Delaroche sentent terriblement l'affectation d'une petite bourgeoise du Marais qui ne serait jamais sortie de son milieu.

—Oui, elle commet, par-ci, par-là, des pataquès ; mais, en somme, cela ne peut rien infirmer d'extraordinaire ; vous ne croyez pas à un mystère ?

—Non, certes, je ne veux pas dire cela. J'exprime simplement une impression toute superficielle. Je répète qu'il faudrait y voir de plus près.

—Vous parlez d'une façon si sérieuse que vous me feriez presque peur, fit Georges souriant.

—C'est la vieille pratique de ma profession qui se fait jour involontairement.

J'ai vu tant de choses !

—Eh bien ! écoutez-moi, mon père, je suis prêt à admirer votre perspicacité en général, mais ici je pense qu'elle est superflue ; les Delaroche, j'en répondrais, sont de braves et honnêtes gens.

—Je ne demande qu'à le croire.

En tous cas, je désire terminer sur cette bonne parole : leur fille est ravissante.

—Merci, mon père, fit Georges en serrant vivement la main du juge d'instruction.

—Là, vous voilà content, n'est-ce pas ? Eh bien ! maintenant, laissez-moi partir, j'ai affaire au Palais, à quatre heures.

Au revoir, mon cher enfant, et ne soyez pas trop longtemps à venir, paresseux.

Sur ce reproche affectueux, le magistrat se retira.

Debout à la fenêtre, Georges suivit du regard la haute silhouette du vieillard dans la rue déserte, où sonnait son pas ferme et autoritaire.

Un léger pli se creusa au front du jeune médecin.

Ce qu'il venait d'entendre répondait si bien à de secrètes réflexions qu'il lui était arrivé souvent de faire lui-même, à la suite de visites faites à ses voisins, qu'une sourde contrariété naissait en lui.

Dans leur conversation, une incertitude habituelle planait, des points demeuraient obscurs. Il lui semblait même que certaines dates indiquées, à des reprises différentes, concordaient mal entre elles, mais de cela il n'était pas sûr.

—Bast ! fit-il, secouant ces ennuyeuses pensées, quand il y aurait une petite tare que ces braves gens cherchent à dissimuler tant bien que mal, Claire n'en reste pas moins l'adorable femme que je connais... c'est important.

Sur cette amoureuse réflexion, il se mit à son bureau.

En soulevant le buvard posé sur ses paperasses, il fut tout étonné de découvrir un bouton de rose thé.

—Tiens, tiens, murmura-t-il, que veut dire cette fleur ?

Et soudain une émotion très douce attendrit exquisement son cœur. Il venait de se souvenir que la jeune fille portait à son corsage un bouquet de roses semblables qui ajoutait un charme de plus à la fraîcheur de sa toilette.

—Chère bien-aimée, murmura-t-il en posant avec passion ses lèvres sur la fleur embaumée, seras-tu jamais à moi ?

Oh ! oui, je le veux, il le faut, tu seras ma femme !

Aimer, quelle joie ; être aimé, quelle ivresse !

Et il demeura pensif, le regard attendri, enveloppant la fleur qui parlait si éloquentement à son cœur.

Cependant les Delaroche, en sortant de chez Georges, visiblement satisfaits de cette entrevue, et, d'ailleurs tentés par le gai soleil qui ruisselait sur le paysage en ondes dorées, projetèrent d'aller faire un tour jusqu'au Bois, en traversant les superbes pelouses du Ranelagh.

Les deux époux encore sous le coup des émotions qu'avait fait naître en eux le gros événement de la journée n'échangeaient que de brèves et rares paroles.

Delaroche, surtout, attendait que sa femme émit son opinion pour se permettre de donner la sienne.

De plus son cerveau épais démêlait mal l'assemblage toujours

confus de ses pensées, et ce lui était un plaisir d'entendre formuler, en termes clairs et précis, par sa femme, ce qui chez lui demeurait à l'état de réflexions brutes.

Claire marchait à quelques pas devant eux, ravissante de jeunesse sous son ombrelle qui la baignait toute de reflets roses.

Autour d'eux, en approchant du bois, les équipages emportés par de fringants attelages passaient dans un nuage de poussière avec, aux moyeux des roues, des soleils de lumière. Des cavaliers galopaient hardis et gracieux, des femmes élégantes en toilettes claires se reconnaissaient, se saluaient souriantes.

C'était la vie étincelante des riches par un après-midi printanier.

M. et Mme Delaroche, dans leur mise trop cossue, n'avaient jamais éprouvé avec plus de plénitude le sentiment de leur fortune.

Il leur semblait maintenant faire partie, eux aussi, de ce monde brillant qu'ils avaient autrefois entrevu, comme en rêve, alors qu'ils piochaient avec acharnement dans l'obscur magasin de la rue des Francs-Bourgeois.

Ils venaient de s'installer sur des chaises de fer placées au hasard le long des pelouses. M. Delaroche allumait un cigare avec béatitude, quand il se sentit frapper un peu rudement sur l'épaule, en même temps qu'une voix joviale et sonore prononçait ces mots :

—Tiens, monsieur et madame Merlin ; bien le bonjour.

L'interpellation était si inattendue, si soudaine que l'ex-passementier se dressa comme mu sous la secousse d'une pile électrique.

Mme Delaroche, plus maîtresse d'elle-même, eut cependant un frémissement involontaire.

—Ah !... comment... c'est vous... monsieur Masseron... pas possible ? fit-elle en essayant un sourire qui avorta et n'offrit qu'une amère grimace... Par quel hasard vous trouve-t-on par ici ?

Celui auquel elle s'adressait et qui venait de leur causer cette désagréable surprise était un grand gaillard de cinquante ans environ, comme eux ancien commerçant retiré, et propriétaire d'une petite maison à Nogent, située non loin de celle qu'habitait les Merlin. Des relations s'étaient établies entre eux par similitude de situation et de goûts.

Les deux ménages — M. Masseron était marié et père d'un grand garçon qui avait maintenant vingt-cinq ans environ — avaient échangé des politesses, dinaient ensemble quatre ou cinq fois par an.

Le voisin, un enragé pêcheur à la ligne, avait fait avec Merlin, également friand de ce sport inoffensif, d'interminables parties sur les bords de la Marne où ils s'indiquaient mutuellement les bons endroits.

Le nouveau venu n'avait point remarqué la stupeur des passementiers ; il répondit :

—Mais c'est bien plutôt à vous que je demanderais cela ?...

Ah ça ! cachotier que vous êtes, qu'êtes-vous donc devenus ?

Tout à coup vous avez disparu, on ne vous a plus vus dans le pays. Trois, quatre fois j'ai sonné... personne...

—Mon Dieu, c'est vrai... vous avez dû être fort étonné, je comprends ça... reprit Mme Merlin dont l'imagination fertile travaillait à parer ce contretemps. Mais voilà... il nous est arrivé subitement une mort dans la famille ; vous savez ce grand oncle dont nous vous avons parlé souvent, à Sans... Le pauvre homme, une attaque d'apoplexie foudroyante !... Oui, en trois jours, et pourtant aussi fort, aussi solide que vous, M. Masseron.

On aurait donné de l'or sur sa santé... et puis il fallait que nous soyons là, vous comprenez ; le temps pressait, pas moyen de prévenir les amis de notre départ.

Maintenant elle était lancée, elle avait trouvé son mensonge, et avec la volubilité d'élocution particulière aux femmes, elle allait, elle parlait, noyant son interlocuteur sous un déluge de phrases à côté, de détails inutiles.

—Enfin, voilà, fit M. Masseron, quand elle se fut arrêtée à bout de salive ; que voulez-vous, c'est chacun son tour d'y passer !...

Il allait continuer, quand un mouvement de Claire sur sa chaise lui coupa la parole.

D'une gracieuse inclination de tête, elle venait de saluer un passant qui s'approchait d'eux.

C'était M. Latouche, également en promenade.

Mme Delaroche fronça les sourcils, craignant des complications ; d'autre part, elle était heureuse de montrer à l'ancien voisin qu'ils connaissaient maintenant des gens décorés.

Quelques mots banals furent échangés, et M. Latouche se tint auprès de Claire qu'il félicita galamment de sa toilette, et avec qui il s'entretint de la représentation de l'Opéra-Comique où il était allé la veille.

La conversation reprit entre les voisins de Nogent.

—Alors, vous voilà dans les gros bonnets, maintenant, fit en riant M. Masseron... Ah ! papa Merlin, ajouta-t-il en tapant familièrement sur le ventre de l'ancien passementier, vous n'avez pas l'air de maigrir !...

On se paie du bon temps par ici, hein ?...

A ce nom de Merlin, les deux époux tressaillirent ; M. Latouche,